



**T. BEAUGRAND**  
Editeur-Propriétaire.

Abonnements :  
Un an..... \$0.50

Le No. UN Cent

Bureaux :  
35 St. Gabriel.

**LADEBAUCHE**  
Rédacteur-en-chef.



FEUILLETON de CANARD

**LES CAMPAGNES d'un ROUE**

PAR AMÉDÉE ACHARD.

(Suite.)

Le comte de Saint Germain s'appelait de son vrai nom Remy Saponnière ; mais, depuis qu'il s'était retiré du commerce, le négociant avait ajouté au nom bourgeois de Saponnière le nom plus sonore de Blévans ; il signait S. de Bévans. On ne connaissait pas l'origine de ces deux dernières et prétentieuses syllabes.

—C'est une famille qui se perd dans la nuit du madapolam disait sir William en parlant des Blévans.

Les plaisirs improvisés sont quelquefois les plus vifs. Arrangé le matin, le souper de la Madone eut la gaieté fraîche et vermeille d'une journée d'avril. Fernand était assis en face de M. Saponnière de Blévans. Le vin de Champagne pétillait dans les verres ; la conversation allait grand train. Un caprice de la Madone en avait tourné le cours vers les confidences ; bientôt après elle voulut que chacun des convives racontât à son tour l'épisode galant de sa vie qui l'avait le plus ému ou le plus égayé.

M. Saponnière de Blévans raconta beaucoup en écoutant la bizarre série des aveux qui faisaient le tour de la table ; chaque histoire semblait donner une saveur plus exquise au vin du Rhin qu'il buvait à longs traits. Ses yeux se mouillaient en regardant la Madone ; il était dans ces heures où les secrets s'échappent du cœur comme la vapeur d'un vase en ébullition. Son tour de parler vint enfin. Il remplit son verre et le vida d'un air galant.



TÉPAFOU.—Hé là-bas ! ne vous installez pas si bien, mes petits agneaux ; nous avons des droits au Nord-Ouest, nous autres..... Je vous amène la province de Québec qui va vous balayer presto.

—Parbleu ! dit-il, l'émotion et moi nous n'avons jamais été fort intimes ; cependant il m'est arrivé d'avoir peur une nuit que j'étais amoureux ou que du moins je croyais l'être.

—On n'est pas plus spirituel, dit sir William.

M. Saponnière sourit et but à la santé de l'Anglais. Ce premier succès l'encourageait, et, mis en verve, il prit le parti modeste d'être tout à la fois vif, badin et tout pétillant d'esprit.

—Permettez moi, reprit-il d'un air coquet, de parler le langage d'un auteur dramatique.

—La scène représente une petite maison d'Autueil : chambre meublée élégamment, portes latérales, une alcôve au fond, deux bougies, et comme on dit en style de comédie, un petit bureau avec tout ce qu'il faut pour écrire. Deux personnes occupent la scène : un homme, celui que vous

avez devant vous, et une jeune femme. L'héroïne est en peignoir. Je ne vous dirai pas si elle était jolie ; elle me paraissait charmante, et, en pareille matière, on sait que la conviction suffit.

—Il n'est pas de physiologiste de la force de M. Saponnière de Blévans, reprit sir William.

—Palsambleu ! on a vécu ! continua l'orateur. Ici, je dois confesser que j'ai toujours eu un faible pour les peignoirs. Je ne sais pas de vêtement qui ait une apparence plus coquette. Il a quelque chose de provocant et de badin qui pousse à la galanterie ; or, je vous l'ai dit, la belle était en peignoir... un peignoir de mousseline ! On me demandera peut-être comment le personnage qui vous parle pouvait lui tenir compagnie à l'heure avancée que marquait la pendule... Eh ! morbleu ! on a lu ses mémoires !

—Cela se voit ! répliqua l'imperturbable sir William.

—Les moralistes assurent qu'il est une foule de circonstances où il faut brusquer le décodement. J'avais amené la belle ; elle m'avait repoussé ; je voulais avoir ma revanche. Un soir donc, deux ou trois louis perdus adroitement dans la main d'une caudriote m'ouvrirent la porte du boudoir de la maison d'Autueil.

Depuis quelques minutes, Fernand, qui buvait à petits coups, l'esprit voyageant du côté de la rue Blanche, avait reposé son verre sur sa table. La tête appuyée sur la main, et penchés en avant, ils écoutaient. Au dernier mot de M. Saponnière, il ne le quitta plus des yeux.

—Il était presque minuit et nous étions seuls, poursuivit M. Remy Saponnière de Blévans, et si bien seuls que je n'avais aucune crainte d'être dérangé. Les hostilités ve-

naient de commencer. J'avais peur moi l'heure, la situation, la situation, une implacable résolution de triompher de tout, et cette ardeur que fait naître l'audace.

—Eh ! eh ! dit la Madone, la situation se dessine !

—Le moment me parut propice pour battre en brèche le cœur de la rebelle, et, sans m'arrêter à un feu de file de reproches et de supplications, je tombai aux genoux de l'infante... Vous savez que c'est votre manière de monter à l'assaut.

—Je gage que huit jours après la malheureuse vous auriez interrompit sir William.

—Huit jours ? vous voulez dire une heure après ! poursuivait la Madone.

M. Saponnière de Blévans lui jeta un regard fascinateur.

—Eh bien non ! s'écria-t-il.

—Comment non ! vous avez échoué, vous ?

—Oui, moi... vous ne le croirez peut-être pas, mais cette bataille, qui me promettait la plus désirée de toutes les victoires, se termina par un échec.

—C'est invraisemblable l'éclat sir William.

—Et c'est vrai ! répondit M. Saponnière.

—Quoi ! un de Blévans batte à minuit ! quand il est seul, face à face avec un ennemi vêtu de mousseline ?

—Eh ! monsieur, l'étoile n'y fit rien ; il n'y a jamais eu, je le gage, qu'un seul dragon à Autueil, et la fatalité a voulu que j'eusse affaire à lui. La mousseline faisait une cuirasse à ce dragon vêtu d'un peignoir ! Cependant, l'heure des cheveux éparpillés des prières, résistés à l'artillerie des larmes ; je voulais vaincre bon gré, mal gré, et j'ai vaincu, palsambleu ! lorsqu'une voix retentit...

—Ah ! diable ! murmura l'un des convives.

—Je croyais que la garnison était gagnée ? dit la Madone.

—La garnison, oui ; mais la fatalité ! répondit gravement sir William.

—Hélas ! continua M. Remy Saponnière de Blévans. J'avais tout prévu, tout combiné, tout arrangé ; le destin ne permit pas que mes savantes combinaisons eussent leur dénouement logique et galant. Déjà l'espoir venait en aide à mes éloquentes lorsque tout à coup la voix d'un jardinier éclata sous la fenêtre, et quelle voix ! non point une voix enrouée comme l'heure et l'humidité l'exigeaient, mais une voix retentissante, sonore, entêtée et toute pleine de notes aiguës. Elle ne se taisait une seconde, cette voix maudite, que pour crier plus haut et plus longtemps un moment après. Bientôt toute la maison fut en l'air.